

Changement climatique et adaptabilité des pratiques culturelles et alimentaires des populations de Damé (Bondoukou)

Pamela Adjoua N'GUESSAN

*Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)
nguessanpam2012@yahoo.fr*

Résumé

Cet article montre les stratégies d'adaptabilité développées par une communauté rurale du Nord-est de la Côte d'Ivoire, le village de Damé, pour faire face au changement climatique. Ce travail a été réalisé auprès de 40 enquêtés à l'aide d'une démarche qualitative composé d'un guide d'entretien et de l'observation directe. Cette étude permet d'appréhender comment le processus de variations climatiques et de transformation du milieu engendrent des pratiques quotidiennes individuelles et collectives d'adaptation. Cette recherche permet de montrer les changements de pratiques culturelles, de techniques agricoles et d'habitudes alimentaires adoptées par ces populations pour pallier aux modifications engendrées par les variations climatiques.

Mots clés : changement climatique, adaptation, pratiques agricoles, communautés rurales.

Abstract

This article shows the adaptability strategies developed by a rural community in northeastern Côte d'Ivoire, the village of Damé, to cope with climate change. This work was carried out with 40 respondents using a qualitative approach consisting of an interview guide and direct observation. This study makes it possible to understand how the process of climatic variations and the transformation of the environment generate individual and collective daily practices of adaptation. This research makes it possible to show the changes in cultural practices, agricultural techniques and food habits adopted by these populations to compensate for the changes caused by climatic variations.

Keywords : climate change, adaptation, agricultural practices, rural communities.

Introduction

L'adaptation est un concept assez polysémique qui revêt une multitude de sens. La définition en géographie est empruntée à celle de l'écologie qui la définit comme le fruit de choix délibérés afin d'échapper aux contraintes du milieu, se démarquant ainsi du déterminisme biologique issu de la sélection naturelle en s'appuyant davantage sur la notion d'ajustement. Ici, le concept d'adaptation au milieu renferme le sens d'innovation ou de modification des habitudes pour s'adapter à son environnement. En effet, l'accélération des progrès techniques et l'évolution de l'espèce humaine ont été des vecteurs de modification de la nature et du même coup des relations homme/nature et nature/homme. Dans ce contexte, on retrouve la réciprocité de l'impact de la nature sur l'homme et inversement. Dans ce cas, l'une des définitions les plus adaptées est la suivante : « L'adaptation implique deux entités en interactions : c'est l'adaptation de quelque chose (un objet, une entité, un système) à son environnement (externe ou interne). L'interaction, l'influence et la réciprocité entre les deux systèmes font partie du processus d'adaptation. La résultante est une ré- ou auto-organisation du système pour se réajuster à son environnement. » (Guillaume, 2009 : 399). Cette évolution comporte une abstraction qui modèle les perceptions humaines immédiates contribuant à rendre encore plus complexe les représentations et amplifie la nécessité de l'adaptation de l'homme. Cette accélération des changements globaux (environnementaux, sociaux, biologiques, culturels, psychiques), comme les changements climatiques a bouleversé le quotidien des hommes et forcé ces derniers à générer des systèmes d'adaptations. Néanmoins, la mise en œuvre des pratiques et des mesures d'adaptation révèle des systèmes très complexes et démontre l'influence de plus en plus accrue du milieu sur l'homme. « Plusieurs auteurs focalisèrent sur l'influence du milieu sur l'homme, sa culture ou ses traits de caractère. (...) les comportements sont des réponses neurobiologiques, ou adaptations aux stimuli du milieu. » (Guillaume, 2009 : 397). On est alors emmené à se demander quelles sont alors les alternatives développées par les populations rurales face à ces mutations environnementales ?

Quelles sont les stratégies d'adaptation adoptées pour pallier ce problème ?

Dans cette recherche, réalisée auprès d'une communauté rurale du nord-est de la Côte d'Ivoire, nous montrerons les itinéraires et les stratégies adaptatives adoptés par ces dernières face aux contraintes environnementales qui impactent leurs activités agricoles. Pour ce faire, nous identifierons dans un premier temps les changements de pratiques et de techniques culturelles ayant cours dans cette localité agricole et dans un deuxième temps nous montrerons comment cela impacte les habitudes alimentaires de cette population.

1-Méthodologie

Le site de l'étude est un village situé au nord-est de la Côte d'Ivoire dans le département de Bondoukou. Damé est un village de la sous-préfecture de Tabagne. Selon les données recueillies auprès de cette sous-préfecture, ce village est peuplé d'environ 450 habitants. De culture « *Brong* » ou « *Abron* », ce village se situe dans le canton Fomassa appartenant au même groupe ethnique. Il est limité au nord par Kouaffo-Ahinifié, au sud par Kalom, à l'ouest par la zone forestière de Tatawa ainsi que la localité de Gahimi et à l'est par la localité de Zéré.

Cette étude essentiellement qualitative associe aussi des données quantitatives pour plus de précision au niveau de certaines données et pour peaufiner les analyses. La technique utilisée pour la constitution de l'échantillon est celle du choix raisonné. L'enquête s'est déroulée auprès d'environ 10% de la population. Au total, ce sont 47 personnes dont 17 chefs de ménages qui ont été interrogés. Par ailleurs, nous avons organisé quatre focus group hétérogènes composés de 10 personnes (chefs de ménages jeunes, adultes, hommes, femmes composant les différents ménages). Le focus group a regroupé 40 personnes (pour la triangulation des informations) et 17 chefs de ménages en entretien individuel. Les ménages choisis ont pour activité principale l'agriculture.

Les outils de collecte de données ont été l'observation directe, les entretiens semi-directifs, le focus group. L'observation directe a consisté à effectuer des visites sur le terrain afin d'observer

la taille et l'état des champs, les types de cultures, l'état des cultures, les activités saisonnières des agriculteurs ainsi que la végétation et l'état des cours d'eaux et les habitudes alimentaires. Pour l'analyse des données nous avons utilisé la théorie de l'adaptation. Dans cette recherche, cette théorie est utilisée sous l'angle de Parsons (1951). L'adaptation se définit ici comme le processus par lequel ses populations développent des capacités adaptatives et d'apprentissage. Dans cette recherche, il est conçu sous « (...) la fonction d'adaptation dans le cadre du système d'action incarné par les acteurs sociaux et défini par l'interdépendance des sous-systèmes (culturel, social, psychique, biologique) entre eux et du système d'action lui-même avec son environnement. La fonction d'adaptation est alors un principe d'organisation qui permet de comprendre les relations entre les parties du système et le système lui-même. Elle porte sur l'ensemble des moyens auxquels le système et ses membres doivent recourir dans la poursuite des buts. Ainsi, l'adaptation devient le processus endogène qui permet au système soit d'assimiler la nouveauté, soit de modifier sa structure interne pour assimiler cette nouveauté. » (Guillaume, 2009 : 397)

2-Résultats et analyses

2-1- Les changements de pratiques et de techniques culturales

2-1-1 Un nouveau calendrier agricole

Pour la culture d'igname, nourriture de base, autour de laquelle s'organise toutes les autres activités champêtres de ce village, les travaux débutaient en octobre avec le défrichage des champs, puis en novembre le sol étant encore humide et la végétation encore verdoyante, les agriculteurs pouvaient y mettre du feu et brûler le terrain défriché. Car en ce moment, le risque d'avoir un feu de brousse était contrôlable et négligeable. Dès les premières pluies, au début du mois de février, les cultivateurs commençaient à faire les buttes. « *L'igname précoce* » pouvait déjà être disponible à partir du mois de juin ou de juillet. L'igname ou « *dioscorea* », aliment de base de cette communauté, est un tubercule de forme allongée, cylindrique à peau rugueuse ou lisse avec une chair blanche, jaune ou violette. Elle est produite principalement dans le nord-est, au centre et au nord de la

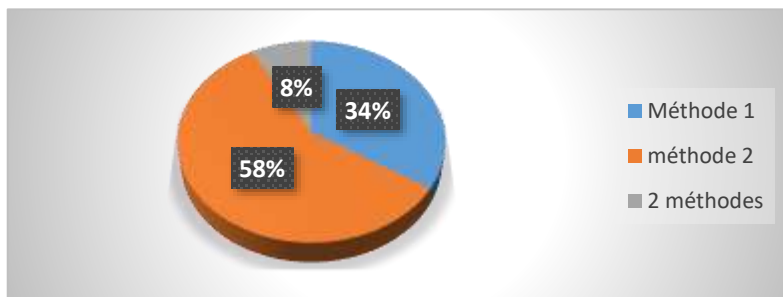
Côte d'Ivoire. Le pays en est le troisième producteur mondial après le Nigéria et le Ghana. Il se cultive de manière générale en association avec d'autres cultures vivrières et/ou des cultures de rente. En Côte d'Ivoire, les variétés disponibles se classent en deux grands groupes, les précoces et les tardives :

- « *L'igname précoce* » : Ses variétés les plus connues sont le kponan, la variété la plus prisée et l'assawa. Ces variétés étaient initialement disponibles à partir du mois de juillet.
- « *L'igname tardive* » : Elle comprend le bêtê-bêtê, le florido, le klenglê.

Les agriculteurs pouvaient se permettre de vendre une partie de cette production pour assurer la rentrée scolaire de leurs enfants. En effet, 47 % des enquêtés ont affirmé que la vente de l'igname représentait pour eux une sorte de petite traite avant grande traite que constituait la récolte de l'anacarde (cette dernière étant l'une des principales sources de revenu de la communauté locale après la perte de la quasi-totalité de leurs plantations de café et de cacao). D'autres plantes (des céréales (haricots, maïs, etc.), des légumineuses (piment, gombo, aubergine, aubergine-pois ou gnangan, aubergine sauvage, etc.), des fruits (mangues, oranges, banane plantain, banane douce, etc.) et des tubercules (ignames, arachides, patates douces, manioc, etc.) sont associées à la culture de l'igname.

Or, le changement climatique a entraîné une fluctuation des saisons. Un des enquêtés, nous l'exprime en ces termes : « Nous ne maîtrisons plus le temps ». Pour pallier aux problèmes de changements de saisons, au lieu d'avoir une seule période (de février à mars) pendant laquelle le semis est fait, il y en a deux maintenant. Le graphique qui suit montre la proportion des enquêtés selon les méthodes culturales pratiquées.

Diagramme 1 : Répartition des agriculteurs selon les calendriers de semis suivi



Source : données de l'enquête, août 2021

La première période (méthode 1) pratiquée par 34% des agriculteurs, commence avec le défrichage en octobre puis l'élaboration des buttes en novembre. Mais cette méthode n'est pas sans risque puisque les agriculteurs doivent dans ce cas compter sur la clémence des saisons et espérer que de décembre jusqu'en janvier la saison sera ponctuée de quelques épisodes de pluies. Dans le cas contraire, les boutures mises dans les buttes pourrissent à cause de la chaleur. Cette méthode est adoptée par 34 % des enquêtés. Mais selon ces derniers, l'avantage réside dans le fait que l'igname précoce est disponible relativement tôt même si sa quantité et sa qualité ne sont pas aussi meilleures que celles de la deuxième période (méthode 1).

La deuxième période est adoptée par 58% des agriculteurs enquêtés. Elle débute toujours en octobre comme la première, avec le défrichage puis le brûlis en novembre. Une pause est observée jusqu'aux premières pluies quelque fois en avril. A partir de cette période, débute la préparation du sol pour le buttage et les différents semis. Les agriculteurs dans ces cas doivent redoubler de vigilance, de peur qu'une apparition inattendue des pluies n'interromps les travaux ou encore qu'une longue saison sèche ne freine ou n'assèche les boutures, et du même coup impacte la production.

Il existe une troisième période (méthode 3) pour laquelle 8% des enquêtés ont opté. Ce groupe pratique les deux premières méthodes à la fois c'est-à-dire semées en novembre mais également en avril. Pour

ces derniers, travailler pendant ces deux périodes est la garantie d'une bonne récolte car l'une de celles-ci sera forcément la bonne.

Ainsi, les périodes des travaux champêtres ont changé pour 66% des agriculteurs, car les mutations dans les saisons ont rendu l'ancien calendrier agricole la plupart du temps inadapté. Par exemple pour les cultures céréalières, la plus cultivée par cette communauté est le maïs. Toutes les agricultrices du village et certains agriculteurs le cultivent dans leurs champs. Généralement, il est semé dans les champs où l'igname a été nouvellement déterrée, à la tombée des premières pluies anciennement dans le mois de février. En 2006, selon les enquêtés, alors que les premières pluies sont apparues comme d'habitude au début du mois de février, il s'en est suivi une longue période de sécheresse allant du même mois à celui d'avril. Ce fut cette année-là, une catastrophe pour les agriculteurs. Car la quasi-totalité des semis ont été détruit par cette sécheresse. Les agriculteurs ont été dans l'obligation de recourir à une deuxième vague de semence pour ceux ou celles qui avaient encore des réserves de graines tandis que les autres étaient contraints d'en acheter dans les villes environnantes. Depuis cette date et à cause des changements climatiques qui s'en sont suivis, certains ont fait le choix de semer le maïs en deux temps, c'est-à-dire semer une partie lors des premières pluies (en février) en misant sur la survenue de pluies dans cette période. Quant à la deuxième partie, elle est mise en terre à partir du mois d'avril.

Cette explication nous a permis de comprendre pourquoi durant notre enquête, pour la même période, dans certains champs le maïs était sec (photo N°4) tandis que dans d'autres c'était la pollinisation et que dans d'autres encore, le maïs était en pleine croissance (photo n°3).

Photo 1 : Champ de maïs portant des fleurs Photo 2 : Champ de maïs sec



Sources : données de l'enquête, août 2021

Ces images montrent pour la même période deux champs de maïs dont l'un porte encore des fleurs tandis que dans l'autre le maïs est complètement sec.

Une autre des conséquences immédiates de cette baisse de la productivité est la multiplication des champs. Car pour avoir une production qui permettrait d'assurer leurs besoins, les agriculteurs multiplient les champs. Il en résulte donc une intensification des cultures et un amenuisement des espaces cultivables. En plus de ce changement, les agriculteurs doivent adapter les techniques culturales au nouveau calendrier agricole pour s'assurer d'une meilleure productivité.

En assiste donc à l'introduction de nouvelles techniques culturales.

2-1-2- L'avènement des nouvelles techniques culturales et de nouvelles cultures

Au niveau de la culture des tubercules comme l'igname, on constate des mutations des techniques culturales. En effet, l'igname est la principale culture vivrière pratiquée par les habitants de ce village et l'un des aliments les plus prisés. Mais sa culture a subi des changements. Au niveau des buttes, les dimensions ont changé. À cause de l'irrégularité et souvent de l'insuffisance des pluies, la forme des buttes a considérablement augmenté. Les propos de cet enquête traduisent cette mutation : « On doit faire de grosses buttes pour non seulement protéger et conserver pendant longtemps le tubercule de l'igname à l'intérieur de celles-ci, mais aussi pour avoir la garantie de sortir de grosses ignames lors de la récolte ». Au niveau de la bouture

introduite dans la butte, il y a aussi eu une augmentation du volume pour retarder le pourrissement dans l'attente d'éventuelles pluies. Pour certaines tubercules comme les taros [macabo ou malanga (photo 1) ou le Colocasia antiquorum et le taro géant des marais], qui poussaient naturellement parce qu'ils pouvaient rester en état de latence dans le sol pendant plusieurs années et germaient à la tombée des pluies, on leur consacre maintenant des buttes. En effet, avec des pluies quasi irrégulières et le plus souvent un allongement de la saison sèche, les sols perdent de plus en plus leur humidité, ce produit apparait de moins en moins naturellement. En revanche, sa consommation et sa production ont augmenté. Pour l'année 2020, environ 5 tonnes ont été récoltés et vendus selon les données recueillies lors de l'enquête. Les agriculteurs lui consacrent maintenant des champs ou l'associent à la culture de l'igname en le mettant au pied de la butte (photo n°2).

Photo 2 : variété de taro macabo ou malanga



3 : Association de culture d'igname, de gombo et de taro



Sources : données de l'enquête, août 2021

Pour la patate douce, jadis le semis pouvait être enfoui dans le sol sans précautions particulières. Aujourd'hui, cette manière de la cultiver paraît caduque car désormais il faut lui consacrer des buttes comme pour le taro. Quant au manioc, il est aussi possible qu'il pousse de façon naturelle, mais le constat est qu'il est inconsommable lorsqu'il germe naturellement, car à la cuisson il est amer. Les agriculteurs, lui accordent des champs ou l'associent aux buttes faites pour l'igname. L'association des tubercules susmentionnées ont le mérite d'être utiles pour les buttes d'igname car les feuillages de ces plantes qu'elles soient plantées dans les allées, entre les buttes ou au

bas de ces dernières, protègent la butte d'igname du soleil et prolongent l'humidité de la terre autour.

Tout comme certaines catégories de plantes citées plus haut, certaines légumineuses notamment l'aubergine-pois ou « *gnangan* » ont le mérite de germer tout seul dans les champs. Pour les enquêtés, sa pousse est l'œuvre des oiseaux qui transportaient ses graines d'un endroit à l'autre. Cette plante pousse de moins en moins naturellement à cause du changement climatique. Dorénavant, les graines sont recueillies, conservées et semer par les agriculteurs. Il en est de même pour certaines catégories de piments et de tomates qui obéissent à ce même procédé.

Par ailleurs, l'aubergine, la tomate, le piment, la pistache et le gombo sont toujours semer comme auparavant. Cependant, à cause du changement de techniques culturales de certaines cultures et de la hausse de la demande de ces derniers, la nouvelle tendance est de leur consacrer des champs entiers au lieu de les mettre dans les allées ou au bas des buttes en association avec d'autres cultures. En effet, autrefois cultivées en association aux alentours des buttes faites pour l'igname, ces plantes sont de plus en plus cultivées sur des espaces qui leurs sont dédiées exclusivement surtout avec la création des coopératives des femmes du village. Cette association de culture avait le mérite de contribuer à la réduction des tâches des agriculteurs avec un seul défrichage pour plusieurs cultures. Aujourd'hui, avec les nouveaux changements climatiques et pour bénéficier d'une bonne production agricole, ces cultivateurs sèment sur plusieurs espaces différentes types de cultures, on assiste à la spécialisation culturelle.

Quant à la banane plantain, il est à noter que les nouvelles conditions climatiques sont plutôt favorables à sa culture. En effet, de plus en plus de personnes la cultivent et sont encouragées par les bonnes récoltes qui en découlent. Environ 38 % des enquêtés déclarent consacrer des champs entiers à cette culture. Pourtant, avant, la banane plantain était cultivée en association avec l'igname ainsi que d'autres types de cultures et n'était pas très cultivée.

Pour avoir de bonne production, les agriculteurs utilisent maintenant des produits phytosanitaires.

2-2-L'usage des produits phytosanitaires

L'intégration des produits phytosanitaires par les agriculteurs à Damé répond à un souci de protection et d'accroissement de la production. Ils se servent des herbicides pour le désherbage de leurs champs. L'usage de ces produits est en pleine expansion dans la localité car 40% de nos enquêtés reconnaissent utiliser ces produits pour leur culture.

Pour ces agriculteurs, utiliser des produits phytosanitaires permet de booster la production alors que le facteur principal de la production (la pluviosité) est instable. Par ailleurs, l'usage d'insecticides concourt à la protection des champs des insectes et garanti une augmentation des récoltes. Cependant, l'usage de ces produits n'est pas vraiment maîtriser par les agriculteurs qui n'ont pas reçu de formation pour leur utilisation. Les dosages ne sont pas très souvent adéquats.

En plus de l'usage de ces produits, on constate des mutations dans les habitudes alimentaires.

2-3-Les changements dans les habitudes alimentaires

Avec ce phénomène, on distingue une modification des habitudes alimentaires mais aussi dans la provenance des denrées alimentaires consommées dans ce village. Ici les rôles sont inters changés, car initialement c'était à cette population que revenait le rôle d'alimenter les villes et les sous-préfectures environnantes (Tabagne, Bondoukou) en denrées agricoles. Mais avec la diminution des récoltes, les denrées alimentaires proviennent de plus en plus des villes.

Mais en plus, la nourriture de base, l'igname, ne conserve plus ce monopole dans les habitudes alimentaires de la population de Damé. Depuis les manifestations quasi récurrentes du changement climatique, la culture de l'igname est fortement impactée. L'abondance de la production n'est plus garantie. Par conséquent, pour se nourrir, les populations ont recours à d'autres aliments. La patate douce, le taro, la banane plantain, le kabatôh (pâte de maïs séché en poudre) etc. Ces aliments qui autrefois constituaient une alimentation secondaire sont aujourd'hui de plus en plus consommés par la population.

Plus de la moitié des enquêtés (54%) affirme avoir intégré cette alimentation secondaire et lui avoir cédé la première place au fur et à

mesure que la production de l'igname diminuait. Jadis, la consommation du manioc était beaucoup plus sous forme de pâte et ce, après la fin des périodes de buttes où l'igname se faisait de plus en plus rare jusqu'à la récolte de « *l'igname précoce* ».

Aujourd'hui, le manioc se mange aussi en foutou mélangé à l'igname pour l'obtention d'une pâte plus onctueuse, texture qui était obtenu avant avec le mélange de plusieurs qualités d'ignames. En effet, la combinaison d'ignames qui permettait d'obtenir un foutou d'igname onctueux, particulièrement apprécié par cette population, est de plus en plus difficile à avoir à cause de la disparition de certains types d'ignames. Ces enquêtés affirment que cette nouvelle habitude alimentaire est tellement ancrée dans leurs usages qu'ils mangent difficilement aujourd'hui le foutou d'igname lorsque celui-ci n'est pas mélangé au manioc. Par conséquent, de nouvelles variétés de manioc sont importées depuis d'autres régions du pays pour être cultivées dans ce village. L'igname a perdu son monopole alimentaire au détriment de plusieurs autres aliments comme la banane.

On constate donc des mutations aussi bien culturelles qu'alimentaires.

3-Discussion

Face au phénomène du changement climatique, plusieurs mutations apparaissent dans cette communauté. On constate une reconfiguration des pratiques culturelles et des habitudes alimentaires. Ces populations essentiellement agricoles, conscientes de l'existence du phénomène de changement climatique (la baisse ainsi que l'irrégularité de la pluviométrie et d'autres corolaires), essaient d'adopter des stratégies pour mieux s'adapter. En effet, les conséquences de ces modifications sur les activités socioéconomiques des populations mais aussi sur les pratiques et techniques agricoles les contraignent à trouver des palliatifs afin de survivre à l'amenuisement des rendements agricoles. Parmi ces stratégies, on distingue un réajustement du calendrier agricole, la multiplication des champs, le changement des techniques culturelles, l'introduction de nouvelles cultures et l'utilisation de produits phytosanitaires ainsi que le changement des habitudes alimentaires.

Il existe dans ce cas de figure un système dynamique qui permet à ces personnes d'aviser et de pouvoir répondre à ces phénomènes que génèrent le changement climatique. Dans ce travail nous ne jugeons pas de la vulnérabilité qui pourrait être occasionné et/ou incorporé au phénomène de changement climatique, mais nous concevons le concept d'adaptabilité comme un concept pouvant être examinée à la fois comme un état, un processus ou une stratégie qui est dynamique, et davantage relationnel ou interactif (Quenault, 2013).

Le processus dans lequel les populations effectuent des ajustements pour faciliter leur adaptation à leur milieu ne peut se réaliser sans heurts. L'enjeu dans ce cas va au-delà de simples changements de techniques cultureux et d'habitudes alimentaires mais donne à voir de nouveaux modes de vie, des transformations sociales, comportementales et biologiques en rapport avec ces mutations. La réappropriation du milieu traversée par ces changements équivaut à une reconquête mais aussi à une évolution de l'identité de manière à permettre la survie du groupe à travers les individus. Les stratégies adaptatives se font par à coup avec le test de la fiabilité d'une pratique ou l'introduction d'un aliment. Cela permet de tester ou de mettre en place un processus de survie qui devient une nouvelle technologie progressant jusqu'à ce que le groupe en entier l'adopte. La technologie ainsi créée est nouvelle et innovante mais adaptée à la communauté qui l'a conçue.

Dans cette logique, nous constatons que ces adaptations ont changé fondamentalement la configuration des activités agricoles ainsi que les habitudes alimentaires des habitants de ce village. Car, en plus de l'intensification des activités agricoles qui entraîne du même coup un usage excessif des espaces cultivables et donc leur amenuisement, on constate l'introduction de nouveaux aliments dans l'alimentation de ces populations. Les problèmes climatiques induits ne peuvent être résolu par ces stratégies adaptatives qui supposent une occupation plus intensive des espaces cultivables ainsi qu'une utilisation sans contrôle de produits phytosanitaires, avec une culture de type uni modal occasionnant un amenuisement des espaces cultivables et un abattement des arbustes et arbres qui peuvent aider à pallier ce problème. Et comme l'explique Brou & al, « dans le contexte actuel de course à la terre et de saturation foncière, les paysans sont moins

préoccupés par la sauvegarde de l'environnement que par la mise en culture systématique des terres agricoles, mettant ainsi en danger les dernières réserves forestières » (Brou & al, 2005 : 540). Les effets de cette adaptation montrent que le quotidien est prioritaire et la survie est privilégiée. La réponse locale nous dévoile la quête de la sécurité alimentaire mais plus encore, un réajustement des besoins alimentaires à la disponibilité des aliments de l'environnement immédiat (Brou & al, 2005 : 537). La priorité est donc plus à la survie et au lendemain qu'à la réflexion sur les modes de cultures les plus appropriés pour la préservation de l'espace cultivable et de l'environnement.

Principalement, la réponse des communautés et la réflexion des scientifiques ainsi que des politiques restent centrées la plupart du temps sur des approches de gestion des risques avec des actions très aléa-centrées et globales du phénomène, une vision principalement physique et des solutions d'adaptation très technologistes chargées d'innovations. La réponse à « ces changements par des changements » est focalisée sur l'immédiat, l'apport de solution. Ces réponses ne se font pas avec le changement c'est-à-dire qu'elles ne se conforment pas à ces derniers mais sont plutôt axées sur une posture systémique pour lutter contre, pour assurer la survie. Elles ne se composent pas avec les mutations en cherchant à s'adapter à elles, mais se construisent dans une logique d'adapter l'environnement à la survie de la communauté. Si les récoltes s'amenuisent, on occupe plus d'espaces cultivables ou on utilise des produits phytosanitaires pour accroître le rendement au lieu de chercher à reboiser les espaces qui perdent leur couvert végétal.

La résistance modifie le comportement des communautés mais aussi leurs systèmes tout entiers. Les innovations incorporer au système permettent un changement physique et social immédiat qui n'impacte pas le changement intrinsèque qui pourrait permettre de stopper une fois pour toutes les avancées de ces transformations. Le changement n'est pas à long terme mais pour le jour et quand on sait que ce phénomène empire au lieu de se résorber, les sociétés développent des stratégies immédiates qui concourt à empirer le changement climatique au lieu de le combattre.

Conclusion

Consciente de l'existence du phénomène de changement climatique (la baisse et l'irrégularité de la pluviométrie), la population de Damé qui est essentiellement agricole essaie d'adopter des stratégies d'adaptation. Les manifestations du changement climatique ont eu des conséquences sur les activités agricoles des populations en l'occurrence les pratiques et techniques agricoles. Pour pallier ces problèmes climatiques qui amenuisent les rendements agricoles, ces populations ont procédé à des stratégies d'adaptation. Parmi ces stratégies, on constate un réajustement du calendrier agricole, la multiplication des champs, le changement des techniques et pratiques culturelles et l'introduction de nouvelles cultures ainsi que l'utilisation de produits phytosanitaires. Ces adaptations ont changé fondamentalement la configuration des activités agricoles ainsi que les habitudes alimentaires des habitants.

Concomitamment à ces mutations agricoles, ce sont aussi des changements sociaux qui sont en cours dans cette communauté. En effet, le phénomène du changement climatique est certes mondial mais les causes qui y sont associées varient selon les représentations des populations surtout rurales et son impact est fonction des stratégies adaptatives qui sont développés d'une communauté à l'autre. À Damé, où ce phénomène impacte fortement les activités de la population ainsi que le mode de vie, cette dernière entend intégrer cette nouvelle donne climatique en vue de mieux s'adapter. Pour parvenir à cette adaptation la question de la connaissance du phénomène se pose. Ainsi, si dans la communauté scientifique la responsabilité de l'homme est mise en avant, au niveau de ce village, les populations loin de se focaliser sur les causes sont plus enclines à la survie. Une survie qui irrémédiablement doit intégrer une meilleure connaissance des causes pour créer une logique d'adaptabilité plus axée sur la préservation des derniers espaces cultivables et le réajustements des techniques et pratiques culturelles.

La réponse de cette population est basée sur la survie et la méconnaissance du phénomène.

Bibliographie

Brou Yao Téléphore, Akindès Francis, Bigot Sylvain (novembre-décembre 2005), « La variabilité climatique en Côte d'Ivoire : entre perceptions sociales et réponses agricoles », in *Cahiers Agricultures*, volume 14, n° 6, pp 533-540.

Diomande Métangbo, Dongo Kouassi, Koné Brama, Cissé Guéladio, Biémi Jean, Bonfoh Bassirou (2009), *Vulnérabilité de l'agriculture pluviale au changement de régime pluviométrique et adaptation des communautés rurales du « V-Baoulé » -en Côte d'Ivoire*, Abidjan, CSRS TPP-NCCR PASRES.

Guillaume Simonet (2009), « le concept d'adaptation, polysémie interdisciplinaire et implication pour les changements climatiques » in *Cairn.info : Natures Sciences Sociétés* n°17, pp 392-401

Issoufou Soumaïla Mouleye, Youssoufou Hamadou Daouda, Adama Diaw (2019), « Effets du changement climatique sur la pauvreté et les inégalités en Afrique subsaharienne » in *cairn.info, revue d'économie du développement*, pp 5-32

MEIRA Cartea Ángel Pablo, GAUDIANO González J. Édgar, *Les défis éducatifs du changement climatique: La pertinence de la dimension sociale* (2016), 20 p.
https://www.academia.edu/28602793/Les_d%C3%A9fis_%C3%A9ducatifs_du_changement_climatique_La_pertinence_de_la_dimension_sociale?from=cover_page 15-02-2022)

Quenault Béatrice (2013), *Retour critique sur la mobilisation du concept de résilience en lien avec l'adaptation des systèmes urbains au changement climatique* », *EchoGéo*, <http://journals.openedition.org/echogeo/13403> le 30 avril 2019

Reghezza M. (2007) *Adaptation (Capacité d'adaptation)* ; École de géographie de Chicago ; Écologie humaine ; White, G.F. (1911-2006), in Veyret, Y. (Ed.), *Dictionnaire de l'environnement*, Paris, Armand Colin, 3-4.